

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Oswald MATHEY

Mes vacances

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1899, tome 1, p. 63-70

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Mes Vacances

« A bas les livres de classe !... »

AHUMAR, Les Vacances.

Vive notre Rédacteur ! Voilà des conseils à donner aux jeunes gens, lorsqu'on veut être écouté. Oserai-je appeler l'attention de nos supérieurs sur cette parole d'or? ⁽¹⁾ Oserai-je leur citer en modèle Ahumar?... Certes, oui ! je l'oserai ; mais hélas ? avec un bien mince espoir de succès. M. le Directeur pourrait lire ceci, et le méditer, sans nous permettre de fumer, ni de parler sur les rangs, l'année prochaine. Et cependant, voyez comme ce seul petit article additionnel ferait bien dans le règlement du pensionnat :

Art. ... «Pourront fumer une heure après midi : tous les élèves ayant passé au recrutement, qu'ils brillent dans l'élite, ou partagent les glorieux travaux du landsturm. »

Je prie nos autorités de penser au murmure approbateur qui, de tous les points de la grande salle d'étude, accueillerait la lecture de cette intelligente concession. De plus (les bonnes causes ne manquent pas de bons arguments) l'article proposé ne fera jamais punir personne : combien d'autres ont ce mérite ?

Je m'arrête, non que ma plaidoirie soit achevée ; elle pourrait fournir, au plus mauvais avocat, de quoi parler longtemps. Mais je n'avais pas pris la plume pour aborder ce sujet. Qui peut retenir certaines plumes ?

Je voulais vous parler de mes vacances, à juger, du

⁽¹⁾ Est-il besoin de faire remarquer que cette « parole d'or » ne se trouve pas dans l'article cité ? C'est une espièglerie du correspondant.

moins, d'après mon titre. C'est bien le moment de le faire, puisqu'elles sont finies.

Une chose me console du deuil que dans quelques jours il en faudra porter. C'est que, sous le rapport des lectures défendues ou non conseillées, ma conscience est tranquille ; pas ouvert un seul livre de classe pendant deux mois ! Et lequel de vous, mes amis du collège, ne pourrait pas signer cette assertion ? Lequel, même parmi ceux qu'une présomptueuse confiance dans leur amour de l'étude, a fait se charger, en partant, d'un bagage inutile, oserait avouer qu'il a résisté quelques instants à l'endormante vertu d'une grammaire, d'une histoire ou d'une rhétorique ? Tous, j'en suis sûr, nous avons suivi l'hygiénique conseil d'Ahumar. En le lisant dans les Echos de juillet, j'en fus si frappé, qu'à l'instant même je l'écrivis en gothique sur fort papier, avec indication de la page et de la ligne, pour le cas, peu probable, où l'auteur voudrait le renier. Je fis encadrer le tout et c'est le plus agréable ornement de ma chambrette.

Qu'on ne se hâte pas cependant de nous traiter tous de paresseux. D'autres matières s'offrent en vacances à notre activité. Pour moi, comme je suis paysan et non de ceux qui emprisonnent de grosses mains en de petits gants, j'ai trouvé, à la campagne, de quoi m'occuper.

Quand nous arrivons du collège, à la mi-juillet, les blés sont mûrs. Déjà, par ci, par là, ont disparu les belles taches blondes qu'ils font dans la verdure des prairies. Au village l'aire résonne et dans la plaine les battoirs, comme d'immenses ruches, emplissent l'air de leurs bourdonnements. Rien d'aussi poétique que les moissons, rien d'aussi charmant. Quel tableau champêtre inspira jamais plus d'auteurs ? Rassurez-vous

néanmoins, chers lecteurs et lectrices, (je me figure que j'en ai : ça me fait plaisir et ne coûte rien à personne) rassurez-vous, je ne tenterai pas de description. Je ne veux pas donner une nouvelle édition, revue et considérablement gâtée, de ce que vous avez pu lire partout. Permettez-moi seulement une petite remarque. En littérature, les plus beaux sujets, souvent traités, deviennent insipides ; dans la réalité, au contraire, les choses demeurent toujours belles, pour qui sait regarder. On ne pourrait me faire lire une page sur les moissons, et je ne me lasse pas de voir les épis s'incliner mollement sous la faux. La nature, Dieu merci, n'admet pas le lieu commun.

Je redescends de ces hauteurs pour combattre une opinion que vous pourriez bien avoir et qui me désolerait. Vous croyez peut-être que mon rôle se borne à celui de spectateur ? Détrompez-vous. J'ai ma part des fatigues. Dès que le soleil devient trop chaud, c'est moi qui l'indique en me retirant sous un arbre ; c'est moi qui, de temps à autre, rappelle l'attention des ouvriers sur le barillon rempli du généreux vin valaisan ; c'est encore moi qui connais le mieux l'heure du départ et ici la modestie me barre le chemin ; d'ailleurs le moi est haïssable.

Pour me reposer de tant de travaux, pendant les quinze jours qui séparent les moissons des regains, j'ai des promenades, des lectures et des cigares.

Les montagnes avoisinantes offrent des buts de course tout indiqués. Elles possèdent trois choses, qui ne me tentent jamais sans me faire succomber : l'air frais, une belle vue et... la crème, cette crème parfumée, meilleure dans les alpages que partout ailleurs. Si je laisse, un instant, mon imagination travailler là-dessus

vous me voyez, vingt minutes après, suer

« Dans un chemin montant, *rocailleux*, malaisé »

Et cependant, malgré l'amoureuse folie que m'inspirent les hauteurs, je préfère encore de petites promenades, faites à la fraîcheur du matin, à travers la campagne. Tout m'y fournit matière à réflexion. Quand je songe à la merveille qu'est ce brin d'herbe, avec sa délicate confection, son incompréhensible vitalité, avec la foule d'êtres vivants qu'il nourrit dont ceux que je vois sont des monstres, près de ceux que je ne vois pas ; quand je considère combien de merveilles semblables ou plus grandes encore renferme notre seule vallée, si petite elle-même dans la terre, qui disparaît à son tour devant les géants de l'espace, une sensation d'épouvante et d'angoisse m'envahit : mon esprit se perd dans cette immensité, il me semble que je tombe dans le vide, et je cherche fébrilement un point d'appui. Alors se révèle à moi, avec une force inconnue, la grandeur de Dieu, puis sa bonté. Et de mon cœur apaisé s'élève, vers lui, un hymne d'admiration et d'amour.

Parfois j'emporte un livre ou l'autre, Veillot, Cornille ou S.S. Léon XIII. Je ne puis lire les encycliques sans éprouver une admiration attendrie, à la pensée du vieillard, qui, sur les dernières limites de la vie, trace encore ces pages lumineuses où il se montre aussi grand écrivain qu'éminent philosophe. Toutes les questions vitales de notre âge : la condition des ouvriers, les erreurs modernes, la constitution chrétienne des Etats, il étudie tout, et pour nous, catholiques, le jugement qu'il prononce est une loi, Ses lettres sont, comme le dit M. le professeur Moret,

notre arsenal. Combien peu, hélas ! vont y choisir leurs armes !

Je ne crois pas faire injure à la majesté pontificale en sortant des encycliques pour parler d'un « comédien », quand ce comédien s'appelle Corneille. La littérature est, à bon endroit, plus fière encore du caractère de ce grand homme que de ses œuvres. Et cependant quelle n'est pas leur mérite ! Pour moi, ces quatre chefs d'œuvre « me sourient toujours d'une fraîche nouveauté » ainsi que *Rodogune*, *Nicomède* et la mort de *Pompée*, où souvent notre auteur

« Est encor le Corneille et du cid et d'Horace. »

Pour bien le goûter, voici ma méthode. Je jette d'abord un coup d'œil sur ce qui se jouait avant lui, puis je prends l'une de ses pièces, et je me figure être à la première représentation : tous les éclairs de génie qui déchirent les ténèbres, dans lesquelles se trouvait enseveli l'art dramatique, me font tressaillir d'admiration ; j'ai des trépignements de plaisir, et parfois, mon illusion étant complète, j'applaudis bruyamment au grand scandale de ceux qui me voient et qui peuvent répéter en hochant la tête : « l'est pas sage la bête ! »

C'est un raffinement de plaisir que de lire Corneille au XIX^{ème} siècle. Jamais peut-être il n'y eut dans le monde autant de vilains. L'idée du devoir est méprisée et l'on répond à celui qui en parle : « Qu'est-ce que ça rapporte ? » Eh bien ! cette idée du devoir règne chez Corneille ; elle règne à chaque page resplendissante de beauté, entourée d'honneur. Quelle joie de la saluer en cet éclat !

Elle a brillé de même, en notre siècle, chez l'écrivain

le plus français de notre littérature, chez Louis Veuillot. Si le polémiste avait parfois le « parler virulent des servantes de Molière », combien plus souvent n'eut-il pas les religieuses ardeurs de Polyeucte ? Il me semble l'entendre se relevant sous l'absolution du prêtre, après avoir voué sa vie à la défense de la foi, dire à ses amis désireux de le voir entreprendre cette œuvre :

« Je viens de le promettre et je vais l'accomplir ! »

Polyeucte renversa des idoles de bois ; Veuillot lutta contre l'impiété et toutes ces hideuses passions qui ont fait de la France juive un foyer de corruption. Même pensée inspira leur courage et souvent même parole le traduisit.

Je n'ai malheureusement pas, en vacances, l'avantage de lire les mélanges. C'est une privation pour moi. Je n'en parcours que plus avidement les pages de *Ça et Là*, de *Rome et Lorette*, des *Pèlerinages de Suisse*, etc. J'ai là une grande partie, non tout le lion moqueur. Il me faut les Mélanges ! Mais patience, une édition se prépare et Papa...

Il ne me la refusera pas, car il est content de mon travail pendant les regains, que nous venons d'achever. Voyez s'il n'est pas bien soutenu : nous sommes cinq garçons dont le premier, votre serviteur, a vingt ans, le dernier, dix ; les autres s'échelonnent entre ces deux limites. Cette année, tous ont réclamé des faux. Celle du petit, lui venant sous le bras, ressemblait à un couteau de poche dont la lame serait ouverte à 80°, et son « covey », grand comme la moitié d'un étui d'écolier, renfermait une meule de la grosseur du doigt.

Il fallait nous voir sur le terrain ! Le souci de mes mollets me fit refuser le premier rang, dû à mon âge ;

je me plaçai modestement le troisième et en route ! Pendant que le soleil n'était pas levé, ça allait encore ; l'herbe tombait facilement. Mais après les huit heures, diable ! il fallut lancer la faux de toutes mes forces. Les deux premiers riaient de moi là-bas au fond du pré ; celui qui me suivait voulait prendre ma place, il me talonnait depuis longtemps et ne pouvait avancer. Par orgueil, je refusai. Là-dessus arrivent papa et maman. Ils se prennent à rire en nous voyant tous à l'œuvre. Je voulus montrer mon talent, mais cette sorcière de faux, comme si elle eut rougi de se trouver entre mes mains, ne cherchait qu'à se cacher sous terre, à tous les coups, le bout s'enfonçait. Et les autres de rire ! Heureusement que papa nous dit : « C'est bon, reposez-vous ». Pour souligner, il me tendit le barillon. Jamais je n'eus moins envie de signer la tempérance. Nous allons tous nous assoir sous un arbre

« Dont l'ombrage incertain lentement se remue » et le pauvre collégien se voit en butte à bien des plaisanteries. A la fin, doutant un peu lui-même de son habileté, il dépose sur le gazon le petit frère qui avait grimpé sur ses genoux et caressait ses moustaches naissantes, puis il visite le théâtre de ses exploits. Il y trouve, en effet, beaucoup de variété. Ici la terre est rasée, là, une belle touffe d'herbe se dresse fièrement sur ses rivales abattues, et partout il remarque avec étonnement des « escaliers ».

Les regains battaient leur plein, lorsque me vint de St-Maurice l'aimable invitation d'assister à la prise d'habit de MM. J. Pythoud et P. Gaist. J'y répondis avec un vrai bonheur. Cette cérémonie, que je vois pour la cinquième fois, m'impressionne toujours fortement. La promesse de renoncer aux richesses, au

plaisir, à l'ambition, à tout ce que l'homme naturel recherche avec tant d'activité, pour embrasser la pauvreté chaste et obéissante, me paraît, à elle seule, une preuve irréfragable de la divinité de notre religion.

Lorsque les deux postulants montèrent à l'autel pour revêtir le symbole de leur sacrifice, une foule de pensées s'agitèrent confusément dans mon esprit. Je priai pour eux, pour moi, pour notre pays, pour l'Eglise. Dans sa splendide concision, le *Veni Creator* vint donner une formule à mes vagues sentiments. C'est la première fois que je compris la beauté de cette hymne ; je m'associai pleinement aux demandes qu'elle faisait à Dieu, pour eux. Ils ont franchi le « Rubicon » et s'avancent dans la vie de la perfection. S'il est permis de faire des vœux pour ses amis, je ne leur souhaite aucune des joies qu'ils viennent de répudier, mais puissent-ils après de glorieuses et saintes fatigues, atteindre le but de la vie chrétienne et nous entraîner à leur suite !

Leur exemple déjà me fait du bien. En voyant leur dévouement, j'essaye de dominer le frisson que me donne la perspective d'une année de hautes mathématiques et de sciences. Je me mettrai avec ardeur à cette étude dans la pensée de pouvoir mieux ensuite défendre mes convictions religieuses, attaquées sur tous les points.

A vous, mes amis, de voir si je suis fidèle à ma promesse ! Malgré ce rôle de censeurs dont je vous investis, c'est avec bien du plaisir que je vous dis :

Au revoir ! à mardi le 26, au train de 4 h. !